

Du roman qui erre, à l'ordinaire, à l'extraordinaire...

Dominic Lapointe, *Les ruses du poursuivant*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 196 p., 16,95 \$.

Paul Rousseau, *Yuppie Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 276 p., 19,95 \$.

Gaétan Soucy, *L'Immaculée Conception*, Montréal, Laterna Magica, 1994, 348 p., 23,30 \$.

Julie Sergent

Numéro 76, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1994). Compte rendu de [Du roman qui erre, à l'ordinaire, à l'extraordinaire... / Dominic Lapointe, *Les ruses du poursuivant*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 196 p., 16,95 \$. / Paul Rousseau, *Yuppie Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 276 p., 19,95 \$. / Gaétan Soucy, *L'Immaculée Conception*, Montréal, Laterna Magica, 1994, 348 p., 23,30 \$.] *Lettres québécoises*, (76), 26–27.

Dominic Lapointe, *Les ruses du poursuivant*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 196 p., 16,95 \$.
Paul Rousseau, *Yuppie Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 276 p., 19,95 \$.
Gaétan Soucy, *L'Immaculée Conception*, Montréal, Laterna Magica, 1994, 348 p., 23,30 \$.



Du roman qui erre, à l'ordinaire, à l'extraordinaire...

Trois premiers romans qui témoignent de talents divers,
mais également de la diversité des genres.

ROMAN
Julie Sergent

POUR SORTIR DE LA CATATONIE DANS LAQUELLE IL S'ENFONCE à tout moment et relancer son récit sur des chemins plus inspirants, le romancier a toutes sortes de trucs dans sa boîte aux Lettres. Amener un nouveau personnage, en faire disparaître un autre, divaguer sur la sonorité ou la signification d'un mot, introduire une citation, un poème, une chanson, raconter un rêve, voire, pour les plus téméraires, mimer, ou même se laisser absolument guider par son inconscient. Ce sont de tels instants, où l'écriture d'un texte semble trouver un nouveau souffle, que met en scène Dominic Lapointe dans son premier roman, prix Jacques-Poirier 1994 du Salon du livre de l'Outaouais, *Les ruses du poursuivant*.

Dominic Lapointe : vous avez bien dit «roman»?

On y cherchera en vain quelque recette pour pondre un texte digne de ce que l'on entend le plus souvent par «roman», du genre de ceux qui ont un début, un milieu et une fin, et dont on peut dire sans l'ombre d'une angoisse : voilà donc un merveilleux roman qui raconte l'histoire de.

Car ne craignant manifestement ni l'absurde ni le mépris que peut soulever son texte chez les bien-pensants du monde littéraire, et rappelant en ces points les maîtres de l'écriture automatique dont on devine qu'il est adepte, Dominic Lapointe a écrit un roman qui refuse de ressembler à tous les autres produits finis.

Personne ne m'accusera, j'espère, d'avoir construit un texte bien ficelé. Bien ficelé ! Où ça, un texte bien ficelé ? Détachez-le ! (p. 123)

Pas de doute, *Les ruses du poursuivant* est loin d'être ficelé, il est un match de démolition, une succession de trous noirs, et la moindre tentative pour le raconter semble vouée à l'échec. Disons seulement, pour donner une idée du fouillis qui y règne, que la petite récapitulation que nous offre l'auteur au milieu de son texte, nous rappelant le nom et les déambulations des treize et quelques acteurs

dont on vient de lire quelque chose, c'est certain — au moins le nom (l'Italienne, Vil Gino, Marianne Solon, Vu le Caïn, Oliver Jones, etc.) — arrive comme un cadeau à la raison normalement raisonnante. Saura-t-on enfin où tout cela doit nous mener? Non, bien sûr. Et c'est peut-être la plus grande ruse du roman, ce moment où l'on se met bêtement à croire que l'on comprendra bientôt quelque chose...

Bien que l'on pressente que *Les ruses du poursuivant* est un roman qui a peut-être quelque chose à voir avec les amitiés et les amours fuyantes, les brèches qui le constituent se veulent sa seule raison d'être.

Si je dis n'importe quoi, prenez-le comme un fait accompli, inséparable, joyeux drille, lubrification des rudes falaises de la vie. Ô existence ! Douleur ! Morve en vrac ! (p. 122)

Et si l'on y rit souvent, surtout lorsque Lapointe s'amuse à désamorcer les objections que l'on pourrait opposer à son entreprise romanesque («Tu veux remplir des pages ou détendre l'atmosphère ? À cela je réponds oui, oui, exactement», p. 100), c'est plus souvent d'un rire jaune. Parce que l'on n'aime pas vraiment le suivre nulle part, bien sûr (après tout c'est un nouveau venu !). Mais aussi, de temps en temps, parce que l'on se demande ce qui, de la douce insolence d'écrire une œuvre qui s'effrite, ou, peut-être, de l'angoissante incapacité d'en écrire une qui se tienne, pèse le plus lourd dans la balance.

JE VAIS LES DÉCHIRER MES PAGES MES CHIENS VONT LES MANGER MES PAGES PERSONNE VA ÊTRE CONTENT MÊME PAS LES CHIENS QUAND ILS VONT CHIER AH ÇA FAIT DU BIEN DE CRIER [...]. (p. 137)

Reste que Dominic Lapointe semble être, comme les Ducharme, Hamelin, Vian, Queneau auxquels il dit vouer beaucoup d'admiration, de cette gent d'individus bourrés de mots, d'écorchures, d'idées noires. Et de vies d'ange. Ha Ha. Ce n'est pas drôle du tout. D'accord. Juste une façon de dire que Dominic Lapointe pue déjà le grand écrivain.



Dominic Lapointe

Paul Rousseau : un premier roman...

Si, après avoir sué sang et eau dans le désert de Dominic Lapointe, on peut trouver assez rafraîchissant de se laisser couler à travers *Yuppie Blues*, le premier roman de Paul Rousseau, aussi linéaire et indolore que les sont très souvent les premiers romans, on pourra en revanche en regretter le peu d'originalité.

À la décharge de l'auteur, disons qu'il ne s'est pas facilité la tâche en choisissant pour personnage central un homme qui, tel qu'il le décrit, est «comme une image, comme une photo de mode sur papier glacé» (p. 195).

Que dire d'une photo de mode ? De la matière à roman ?

À vingt-quatre ans, mannequin et reporter télé aux Arts et Spectacles, Jacob Huneau peaufine son image de perfection en s'habillant du dernier cri, en fréquentant les endroits branchés de Toronto, sa ville d'adoption, et, surtout, en offrant son *body* musclé à la première femelle venue, de la femme du patron à la vendeuse de bobettes. Bref, ce n'est pas exactement le type qu'on veut traîner à une conférence sur les théorèmes de la mécanique ondulatoire, mais il fait tout à fait l'affaire en chambre à coucher...

Sylvie a eu cinq orgasmes, je les ai comptés; je les compte toujours et, après vérification [sic... «vérification» ! ? !], j'ai toujours le compte exact à plus ou moins un. Cette fois, je ne vérifie pas. Son visage satisfait me satisfait à mon tour. (p. 103)

Bien qu'il soit présenté en quatrième couverture comme «instruit, intelligent, beau gosse», on a peu le loisir, au cours de la petite tranche de vie dont on est témoin, d'admirer les deux premières qualités de Jacob, le moindre développement dans son existence semblant surtout dépendre du fait qu'il soit beau gosse. C'est pour ça qu'il travaille — et, par la suite, qu'il perd sa job —, pour ça qu'il baise. Pour ça aussi qu'il fait la connaissance de Tamara, une jeune (et divinement belle, ça va de soi) illuminée qui le choisit pour mieux lui résister.

Membre d'un groupe spirituel qui prône «la liberté totale, le détachement complet de la terre» (p. 131), la jeune fille est à cette étape de son développement où elle doit tester sa résistance à l'attraction sexuelle. Mais Tamara pourra-t-elle refuser longtemps les avances du bellâtre ?

Jacob deviendra-t-il fou d'amour pour cette fille qui, contrairement à toutes les autres, ne veut pas se donner à lui ? Profitera-t-il d'une minute d'abstinence pour élever sa pensée un peu plus haut que le cul ? Vous avez deviné...

Gaétan Soucy: Un Sacré Roman

Entre le premier roman de Dominic Lapointe, un embrouillaminé tel qu'il en vient à faire ombrage à l'heureux sarcasme et à l'écriture de l'auteur, et celui de Paul Rousseau, qu'on parcourt sans mal mais aussi sans beaucoup de plaisir, *L'Immaculée Conception*, premier roman de Gaétan Soucy, réunit les qualités de l'un et de l'autre. Touffu sans être confus. D'une lecture fort aisée, mais qui exige une bonne concentration. Cette fois, aucun doute, voilà un excellent roman. Et ça raconte l'histoire de...

De ? Il y a beaucoup à dire.

Indéniablement, il y a beaucoup de chair dans ce roman. Celle de l'auteur, qui vient charger son écriture de frissons, frissons d'horreur et de désespérance s'entend. Mais celle également de toute une galerie de personnages, décrits sous les coutures qui les cernent le mieux, vieilles cicatrices, que rien, surtout pas le temps, ne permet jamais de panser.

Le livre relate principalement l'histoire de Remouald Bilboquain, jeune Montréalais né vraisemblablement au début du siècle, et qui est dans sa trente-troisième (et dernière, comme on sait Qui) année quand débute le livre. Démesurément grand, maigre, timide, affichant un air que d'aucuns jugent niais, mais qui rappelle surtout l'impassibilité d'un cadavre, Remouald Bilboquain n'a pas toujours été, pourtant, cet être gris, objet de médisances des gens du quartier Hochelaga où il vit avec son vieux et détestable père (qu'il nurse en outre avec un incroyable dévouement). Jusqu'à sa treizième année, Remouald était un ange : «[...] un petit bonhomme aux yeux clairs, aux cheveux blonds, au rire rafraîchissant comme un bouquet de marguerites.» (p. 138)

C'est un soir d'Immaculée Conception, vingt ans plus tôt donc, que tout a chaviré pour l'enfant : un drame sans nom, du genre que l'on peut mal s'imaginer, même quand on le veut pourtant, même quand on cherche très fort à s'imaginer le summum de l'ignoble.

Gaétan Soucy ne dévoilera pas avant l'extrême fin de son roman la véritable ampleur des inconcevables images qui habitent son personnage principal. Retardant toujours cette révélation finale, il greffe à l'histoire centrale d'autres histoires, qui sont plus que des historiettes, le récit d'autres existences qui pourraient même chacune constituer un roman.

Du directeur de pompes funèbres qui s'émoussille à la vue de chair calcinée, à l'homme monstre qui jette son dévolu sur un ange, à la maîtresse d'école hystérique et désespérée d'attirer l'attention du prêtre, au père de famille bricolant un dispositif de chasteté pour son jeune garçon, à l'infirmière alcoolique et brutale que l'on voit sexuellement agressée dans son sommeil, le moins que l'on puisse dire, c'est que tous les personnages de *L'Immaculée Conception* souffrent...

Mal guidés par «la voix de Celui qui ment, Celui qui trompe, Celui qui appelle à Lui les âmes égarées, pauvre fou, afin de les égarer davantage» (p. 190), petites marionnettes de «Celui Qui N'Existe Pas» (p. 291) mais dont l'absence marque toute la vie, pions de ce Dieu qui est toujours occupé à autre chose, ils sont la preuve vivante (mais c'est vite dit) de ce qui advient de l'humain quand, pour une raison ou une autre, il n'est plus l'objet d'un amour, d'une tendresse. Voyez Jésus, qui abandonna l'amour de Marie pour aller «se mêler des affaires du monde» (p. 304). Cela en valait-il la peine ? demande sarcastiquement Gaétan Soucy. N'avons-nous aucune chance d'être simplement, normalement, juste bien ? s'interroge-t-il, et personne n'ose y croire. Le terme d'une vie ne sera rien d'autre qu'«une catastrophe accomplie» (p. 313).

Un roman qui ne laisse aucune place à l'espoir. Sinon qu'on peut parfois être parfaitement ravi par un premier roman.



Paul Rousseau



Gaétan Soucy